

# Présentation

Dans le cadre de l'initiative «Mémoires Vivantes», l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

## **Ont participé à l'élaboration de ce recueil :**

M. AGNES Daniel  
M. DIGARD Charles  
Melle LADVENU Colette  
M. LADVENU Pierre  
M. LECAPITAINE Marc  
Melle LECOUEY Françoise  
M. et Mme LEHUEL Roger  
Mme LEPARMENTIER Marie  
M. et Mme TRIGAN Maurice

## Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

# L'agriculture et la pêche

Il y avait plus de 40 fermes dans la commune à l'époque. C'était surtout de petites exploitations d'environ 5 hectares. Certaines n'avaient qu'une vache ou deux. La plus grande ferme comptait 18 vaches.

Dans les années 20-30, nous étions environ 500 habitants à Saint Germain des Vaux, pratiquement tous agriculteurs. Certains avaient un autre emploi en plus (souvent la pêche), et leur femme s'occupait de la ferme. Jusqu'à la deuxième guerre, il y avait beaucoup de Polonais employés dans les fermes en tant que commis ou bonnes.

## Le lait et les vaches

A cette époque, les fermes avaient plusieurs activités, mais la principale était le lait.

Les vaches mangeaient de l'herbe, du foin ou des betteraves. Elles vivaient en liberté dans les champs, et l'hiver, dans l'étable. Beaucoup se servaient d'un chariot tiré par un chien pour transporter les cruches ou les bidons de lait.

Le laitier passait tous les matins très tôt. Il habitait à Saint Germain dans une maison achetée par la laiterie de Gréville. Il a eu un camion dans les années 20, pour remplacer sa charrette. Il prenait les bidons de lait et nous rapportait ensuite le *petit lait* que nous utilisions pour nourrir les veaux et les cochons.

Même après l'ouverture de la laiterie de Gréville en 1908, certains faisaient encore le beurre à la ferme. Pour d'autres, la laiterie était plus pratique et faire le beurre était une corvée.

Pour écrémer le lait, on utilisait une *crèmeuse* : un bac plat en tôle muni d'un robinet dessous pour évacuer le *petit lait*. Ensuite, on mettait la crème dans une baratte que l'on tournait à la main. Puis, quand il était pris, il était mis en motte et enveloppé dans un « *linge à beurre* ». On le donnait alors au commissionnaire qui allait le porter au marché à Cherbourg. Sur le marché, les clients pouvaient goûter le beurre. Son goût pouvait varier selon l'alimentation de la vache.

On achetait des bœufs pour les engraisser et les revendre au boucher trois mois après. Ils étaient nourris essentiellement avec des panais. A la ferme, nous ne mangions jamais nos bœufs, on les vendait toujours au boucher, surtout en janvier, pour la fête des Rois. Souvent, nous devions aller livrer le bœuf chez l'acheteur.

## Les travaux des champs

Les labours se faisaient avec une charrue en bois, tirée par des chevaux mis en file indienne. La charrue simple a été progressivement remplacée par la charrue réversible (brabant) qui permettait de faire demi-tour au bout de chaque sillon. Pour planter les pommes de terre, il fallait passer la charrue pour creuser un sillon, planter, puis repasser la charrue pour recouvrir les pommes de terre. Pour semer, on utilisait un grand tablier pour porter la semence et on semait à la main.

Pour fertiliser la terre, on utilisait du fumier, du varech, du terreau récupéré lors du curage des bernés le long des routes. Les engrais chimiques ne sont apparus qu'après la seconde guerre.

Le varech de coupe (pris sur les rochers) pouvait être récolté librement (seules les dates étaient fixées), à la faucille.

La récolte du varech de flot (varech rejeté par la mer) commençait quand le phare de Goury s'éteignait au lever du soleil et se terminait quand le phare se rallumait le soir. C'était réglementé : nous arrivions au lever du soleil et nous divisions le varech en parts pour les personnes présentes. Chacun avait son lot. Quand la mer était haute, certains allaient dans l'eau le chercher à l'aide de *ravets* et le ramener ainsi pour grossir leur part.

La récolte du varech se faisait d'octobre à avril.

## Le cidre

Nous faisons pratiquement tous du cidre mais les pommes de Saint Germain n'étaient pas bien réputées, surtout celles de la Rue de Bas. Pour faire notre cidre, nous devons donc fréquemment aller acheter nos pommes ailleurs.

## La moisson et la fenaison

Pour moissonner, on utilisait la faucille ou la faucheuse quand les céréales étaient bien droites. Elles étaient laissées à sécher quelques jours en *gavelles* (brassée de céréales non liées), puis mises en gerbes liées avec de la paille ou du *ran* (carex, sorte de jonc). Les liens de *ran* pouvaient être réutilisés deux ou trois fois.

Ensuite, on disposait une quarantaine de gerbes en meules, couchées et croisées afin qu'aucun épi ne touche le sol. Contrairement à ce qui se faisait dans d'autres communes, les gerbes n'étaient pas disposées en *bonhommes* (empilement de gerbes dans les champs pour les sécher). Une fois rentré, le grain était à nouveau mis en meules qui regroupaient environ 700 gerbes et qui pouvaient atteindre 7 mètres de haut, en attendant la batterie.

La batterie était une grosse corvée qui nécessitait beaucoup de monde.

Il y avait 4 batteuses dans la commune, entraînées par un manège à chevaux. Les petites quantités de céréales étaient battues au fléau. La première grosse batteuse à moteur apparut juste avant la seconde guerre, mais elle n'allait pas dans toutes les fermes à cause de sa taille. Beaucoup avaient gardé leur petite batteuse.

Avant l'apparition des vanneuses, on utilisait un van pour séparer le grain de la paille. Dans les années 20, nous avons souvent un van à manivelle : un grand panier de forme conique muni de plusieurs grilles à l'intérieur afin de filtrer le grain. La manivelle permettait de faire fonctionner un ventilateur qui séparait la paille du grain. Ensuite, les grains étaient mis dans des sacs, et la paille bottelée en *dierbés* (botte de paille) liés avec une *teurque* (poignée de foin ou de paille torsadée)

On cultivait le blé pour le porter au moulin qui fournissait de la farine au boulanger, et ce dernier nous redonnait du pain. Ou bien, on utilisait nous-même la farine pour faire du pain car il y avait beaucoup de four dans la commune.

Pour la fenaison, on utilisait une faucheuse à chevaux. L'herbe était étalée sur le sol pour sécher, mise en *rances* (rangée d'herbe) puis en *cabots* (petit tas de foin). Le foin était bottelé à la main, en bottes souvent plus grosses que dans d'autres communes. On mettait ensuite ces bottes à l'abri, tassées dans les *fenils* (grenier à foin).

## Les moutons

Il y en avait dans toutes les fermes mais en petite quantité. Nous les élevions pour leur laine que l'on vendait, une fois lavée, ou que l'on échangeait contre autre chose (de la laine filée par exemple). Nous vendions les petits agneaux au boucher. C'était alors une viande « de luxe ». Il a fallu la guerre pour que nous mangions fréquemment du mouton.

## Les cochons

Il y en avait en moyenne 2 par maison. Nous achetions les petits cochons dans les foires pour les engraisser avec du *petit lait*, des pommes de terre, des panais, des orties... En général, nous en gardions un pour nous, et nous vendions l'autre.

Pour tuer le cochon, on lui muselait le museau et on le saignait entre les deux épaules. On récupérait le sang. Ensuite, on le brûlait avec de la paille pour enlever les poils. Quand le cochon était pour nous, on fumait les jambons dans la cheminée, on faisait du boudin, de la *graissette* (sorte de grosses rillettes), du saindoux et des plats de sang. Quand il y avait une femme enceinte, on lui en donnait un petit plat.

Quand on le vendait, il fallait donner au boucher au moins un litre de sang et tous les abats.

## La basse-cour

Dans toutes les fermes, il y avait une basse-cour qui servait pour la consommation de la ferme. A Danneville, il y avait surtout beaucoup d'oies. Dans les autres fermes, il y avait des canards, des lapins...

## La pêche

Au port Racine, il y avait quelques pêcheurs professionnels. Certains avaient une double activité en étant également agriculteurs. D'autres ne vivaient que de la pêche.

Les pêcheurs pratiquaient la pêche côtière. Ils avaient des bateaux à voile ou à rames qui ressemblaient à de grosses barques, sans cabine pour s'abriter. Vers 1933, sont apparus les premiers bateaux à moteurs.

Les pêcheurs portaient souvent un surôit (chapeau de marin) et un ciré. Ceux qui n'avaient pas de bottes, clouaient des jambières en toile cirée sur leurs sabots. Ils n'avaient aucun instrument de navigation : par temps de brouillard, ils savaient retrouver la côte grâce à leur connaissance de la mer.

Ils travaillaient seuls ou à deux, toute l'année. Ils prenaient des homards ou des crabes à l'aide de casiers (*quiais*) qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec de l'osier. Au début de l'hiver, en novembre, ils partaient en mer tendre des filets pour prendre des harengs. Certains tressaient eux-mêmes leurs filets avec du fil de lin. Ils pêchaient aussi du congre, du colin, de la raie...

Leurs femmes allaient vendre le produit de leur pêche dans les fermes ou on allait directement au port Racine pour acheter du poisson à la débarque.

La femme du cordonnier, elle, allait à toutes les marées pour ramasser des *fliès* (patelles) et les faisait porter par quelqu'un aux Halles, à Cherbourg.

# Le commerce et l'artisanat

## Les commerces

- **Les commerces fixes**

Il y avait 3 épiceries dans la commune. Une épicerie-café-hôtel-restaurant située au moulin à vent ; une épicerie-café dans la rue de Bas et une autre dans la rue de Haut (épicerie actuelle).

Dans ces épiceries, on trouvait tout ce dont on avait besoin couramment. Le cidre, souvent fait par les épiciers eux-mêmes, y était vendu au litre. Chacun apportait sa bouteille à remplir. L'eau de vie était vendue au décilitre ou centilitre grâce à des mesures en étain. Le café était vendu au détail moulu ou en grain. Il y avait aussi du café vert que nous grillions chez nous dans de grandes poêles. Peu avant la guerre, on a pu acheter du café en grains en paquets de 5 kilos. Les bonbons étaient présentés dans des bocaux et vendus à la pièce. Par contre, il n'y avait pas beaucoup de fruits, seulement des oranges et des bananes, car tout le monde avait des pommiers et des poiriers dans son jardin. On n'y trouvait pas de beurre non plus car on le commandait au laitier qui le rapportait de la laiterie de Gréville.

Une de ces épiceries vendait des blocs de graisse à soupe, composée de suif de bœuf et de légumes cuits pendant des heures. Une autre vendait du tabac gris, des cigarettes brunes, du tabac à chiquer, sous forme de carottes, ou à priser. On y trouvait aussi des produits pour dépanner comme des chaussons, des aiguilles ou des balais.

Dans ces épiceries, qui étaient très petites, tous les produits étaient entreposés sur de hautes étagères ou dans des tiroirs. Le comptoir servait de bar pour les clients du café. Seule la plus grande de ces épiceries disposait d'une autre pièce avec des tables et des bancs pour servir à boire. En général, on y buvait du vin cuit, ou bien un « café aux trois couleurs » appelé aussi « café national » (café servi avec du kirsch, du calva et du rhum), ou bien des *moques* de cidre. Pour faire du café, l'épicière utilisait une cruche en terre de 5 litres et des filtres en fer. Il était souvent préparé pour plusieurs jours et réchauffé à la demande, à la sortie de la messe. C'était alors un lieu de rencontres où l'on pouvait jouer aux cartes ou aux dominos.

Au Moulin à Vent, il y avait aussi un hôtel de 6 chambres. Comme il n'y avait pas l'eau courante, les clients utilisaient un broc et une cuvette pour se laver. Les toilettes étaient au fond du jardin. Les clients étaient essentiellement des parisiens qui pouvaient déguster des produits locaux, viandes et crustacés, au restaurant. Pour nous, aller au restaurant était exceptionnel.

- **Les commerces ambulants**

Le boulanger d'Auderville passait à Saint Germain avec une mule pour vendre son pain, plié ou rond, sous forme de tourtes de 3 ou 6 livres.

Il y avait aussi un boucher qui venait tous les vendredis dans une maison de la commune dont il louait une pièce.

Des vendeurs de tissus passaient à domicile. Pour faire faire un vêtement, on donnait ensuite le tissu à une couturière. Un vendeur de chaussures venait aussi deux fois par an, à la Toussaint et à Pâques, et déballait dans le village.

Parfois, des rémouleurs passaient avec un petit chariot, pour aiguiser nos couteaux. Il y avait aussi des marchands de peaux de lapins et de peaux de taupe. Nous leur vendions les peaux que nous avons récupérées après avoir tué un lapin ou égorgée une taupe. On les faisait sécher, tendues sur des cerceaux ou bien bourrées de foin, puis on les leur vendait. Un homme venait aussi deux fois par an pour prendre nos plats cassés qu'il réparait avec de la colle et des agrafes. Des rempailleurs de chaises passaient également ainsi qu'un rétamateur d'Equedreville qui réparait les plats métalliques, les cuillères à soupe en plomb ou en étain.

## Les artisans

Dans la commune, il y avait un maréchal-ferrant, deux cordonniers, et deux menuisiers (dont un à partir de 1938 seulement), un maçon.

Les menuisiers avaient un atelier. Ils travaillaient les charpentes, la menuiserie classique, les cercueils en chêne ou sapin, les croix. Ils couvraient aussi les toits en tuile.

Un des cordonniers fabriquait des chaussures sur mesure, à la demande, surtout des brodequins pour le travail, et aussi des sabots et des galoches (dessus cuir et semelle en bois). Le deuxième faisait uniquement les réparations.

Le maréchal-ferrant, en plus de ferrer les chevaux, ferrait les roues de brouettes, faisaient les ferrures des barrières. Il utilisait du charbon de bois et un gros soufflet de forge pour chauffer le fer. Pour les plus courageux, il arrachait aussi les dents, avec une grande pince !

Le maçon était aussi couvreur pour les toits en schiste.

Il y avait également des couturières qui travaillaient uniquement au domicile de leurs clients.

## Les autres métiers

A Saint Germain, il y avait des douaniers qui étaient chargés de surveiller les côtes. Pour cela, ils se camouflaient le long de la mer dans des gabions et traquaient les contrebandiers qui étaient souvent des gens d'Aurigny qui tentaient de passer du tabac en fraude. Ces fraudeurs dissimulaient parfois leur marchandise dans des caches, dans la commune.

Les douaniers, souvent originaires d'autres régions (la Bretagne, par exemple) vivaient dans des maisons particulières.

Quand il y avait des tempêtes, beaucoup de marchandises, tombées des bateaux, s'échouaient sur les côtes : du bois, de l'avoine, du rhum, du tissu... Normalement le *gravage* était réglementé et surveillé par les douaniers. Mais cela ne nous empêchait pas d'aller récupérer quelques marchandises « en douce » !

Enfin, il y avait également deux instituteurs à Saint Germain : un homme qui s'occupait de l'école des garçons et une femme de l'école des filles.

## Les achats à Cherbourg

Un car passait tous les matins pour emmener ceux qui le désiraient à Cherbourg. Il partait d'Auderville et passait dans tous les villages jusqu'à Urville. En général, nous n'allions en ville que deux fois par an, à Pâques et à la Toussaint, pour y faire de gros achats : par exemple pour acheter des meubles, on devait aussi aller à Cherbourg.

Le chauffeur du car faisait aussi office de commissionnaire. On pouvait lui confier des produits à vendre ou lui demander de nous faire des courses.



# La vie quotidienne

## La maison

Dans nos maisons, il y avait souvent une grande cuisine qui était la pièce principale et un étage. Quelques maisons avaient en plus une salle au rez-de-chaussée.

La cuisine était meublée avec un vaisselier où nous rangions la vaisselle courante dans la partie basse, et la belle vaisselle décorée à mettre en valeur, posée en haut. Pour décorer, il y avait aussi parfois des cruches en cuivre posées par terre, et un tableau de Millet : « l'Angélu » ou « les Glaneuses ».

Dans cette pièce, il y avait souvent une alcôve fermée par des rideaux, près de la cheminée, mais ce genre de lit commençait déjà à disparaître. Le couchage était fait d'un matelas en laine ou d'une paille, d'un « lit de plumes » et d'édredons en duvet d'oie.

La cheminée servait à faire la cuisine et constituait l'unique moyen de chauffage. L'étage n'était généralement pas du tout chauffé.

Dans les chambres à l'étage, nous rangions notre linge dans de grandes armoires, car nous en avions souvent en grande quantité. Certaines jeunes filles, issues de familles aisées, étaient *chentâ*, c'est-à-dire qu'elles possédaient cent exemplaires de chaque chose. C'était surtout à l'époque où la grande lessive n'était faite qu'une ou deux fois par an.

Dans la table de nuit, nous mettions le pot de chambre pour la nuit car les toilettes étaient au fond du jardin, dans une petite cabane en bois.

Pour nous laver, nous utilisions une cuvette et un broc qui étaient souvent des cadeaux de mariage, et de l'eau qu'il fallait aller chercher à la fontaine. Les hommes se rasaient avec un blaireau, du savon, et un grand rasoir-couteau qu'ils aiguisaient sur une longe de cuire. Ils ne se rasaient souvent que deux ou trois fois par semaine.

Nous nous éclairions à la lampe à pétrole, suspendue au plafond. L'électricité est arrivée en 1932, à Saint Germain.

## Les repas

Les plats étaient préparés dans la cheminée, au feu de bois sur le fourneau, pour ceux qui en avait un. Quand on allumait le four à pain, on en profitait aussi pour cuire divers plats.

Dans les cheminées, il y avait un trépied pour les marmites et une crémaillère pour les accrocher au dessus du feu. Nous avions toujours un chaudron pour chauffer de l'eau.

Au petit déjeuner, les hommes qui allaient travailler aux champs mangeaient de la soupe. Elle était très nourrissante car il y avait toutes sortes de légumes dedans.

Le midi, s'il y avait de la viande au menu, c'était souvent du cochon, de la volaille ou du lapin. Le vendredi, jour maigre, nous ne mangions que des légumes accompagnés parfois de poisson (morues salées, harengs frais ou fumés en hiver, ...)

Le soir, nous prenions toujours de la soupe.

Le dimanche, nous achetions parfois de la viande à la boucherie pour faire du bouillon l'hiver et du ragoût en été. Parfois on rôtissait des pommes de terre dans la braise, surtout la « cornette », une variété qui n'existe plus.

Quand il y avait un dessert le dimanche ou les jours de fête, c'était souvent du riz au lait, cuit dans le four à pain.

Il y avait beaucoup d'arbres fruitiers dans les jardins comme des poiriers, des pommiers, des framboisiers, des groseilliers, des figuiers, mais ces fruits servaient surtout à faire des confitures car on n'avait pas tellement l'habitude de manger des fruits crus. A la saison des pommes, on en cuisait devant la cheminée.

La boisson principale accompagnant les repas était le cidre. Dans certaines maisons, il y avait le cidre pour la semaine et un tonneau à part contenant du cidre de meilleure qualité, réservé aux jours de fête. Nous buvions rarement du vin.

A la fin des repas, on prenait un café préparé pour la semaine dans une cruche. Il était très souvent additionné de calva.

## Les tâches ménagères

Nous faisons la vaisselle dans un chaudron avec une lavette ou un chiffon que l'on appelait le *boesson à dichon*. Il n'y avait pas de produit à vaisselle car l'eau grasse était ensuite donnée aux cochons.

La lessive se faisait en général une fois par semaine et nécessitait toute une journée de travail. Il y avait beaucoup de lessivières qui s'en occupaient. Elles commençaient par « essanger » le linge, c'est-à-dire qu'elles le pré-lavaient. Ensuite, elles le mettaient à bouillir dans la lessiveuse. Puis elles allaient le rincer au lavoir communal. Ceux qui avaient la chance d'avoir un cours d'eau passant chez eux pouvaient se construire un petit lavoir dans leur cour.

Avant l'apparition des lessiveuses, le linge était lavé une fois ou deux par an dans une grande cuve dans laquelle on mettait de la cendre en guise de lessive. Le *pucheu*, sorte de grande louche, servait à verser l'eau chaude sur le linge dans la cuve. Cette lessive pouvait durer 2 ou 3 jours.

## La médecine

Nous travaillions dehors toute l'année, habillés de la même manière été comme hiver, alors nous pouvions attraper des coups de froid qui étaient parfois graves. Mais, à l'époque, il n'était pas question de faire venir le médecin pour un rhume ! On se débrouillait souvent avec les moyens du bord.

On utilisait des cataplasmes à la farine de moutarde contre les refroidissements.

On posait aussi des ventouses pour soigner les congestions. Pour les cas graves, on faisait des ventouses scarifiées c'est-à-dire que l'on incisait la peau en croix, sous la ventouse. Le « mauvais sang » était ainsi aspiré. Le dos restait souvent violet là où on avait posé les ventouses.

La ouate thermogène, de couleur rouge, soignait le rhume. Pour nous réchauffait, nous prenions un grog ou un vin chaud.

On se collait aussi parfois des sangsues derrière les oreilles afin de « dégager » la tête et éviter ainsi la congestion cérébrale. Un homme attrapait des sangsues dans la mare de Vauville et les vendait. Il allait pieds nus dans la mare en hiver de façon à ce qu'elles se collent sur sa peau.

Quand les enfants n'avaient pas d'appétit, on leur faisait des *rôties* (du pain grillé imbibé de vin et de sucre).

Après un accouchement, les femmes buvaient du bouillon de poule pour reprendre des forces et restaient couchées pendant 7 ou 8 jours. Une dame du village qui avait de l'expérience allait les aider pendant et après l'accouchement.

## L'habillement

En semaine, les hommes portaient des vêtements de travail en tissu solide. En hiver, ils mettaient du velours. Ils étaient souvent chaussés de souliers à clous.

A cette époque, il y avait une grande différence entre l'habillement de nos mères et de nos grands-mères. Nos grands-mères portaient de longues jupes en droguet avec un *devanté*, un *châle*, et une *bounette* tuyautée (coiffe). Nos mères portaient plutôt des blouses imprimées à fleurs ou à carreaux, et un tablier par-dessus. Toutes les femmes portaient des corsets et avaient les cheveux longs. C'est seulement dans les années 30, que la mode des cheveux courts est peu à peu apparue.

Pour travailler, les femmes portaient des sabots avec une semelle en bois et le dessus en cuir.

Notre tenue du dimanche était très différente de celle de la semaine. On la portait juste pour aller à la messe et on se changeait après pour revêtir notre habit d'après vêpres,

un peu moins habillé et qui pouvait aussi servir pour aller à la foire ou au marché. Tout le monde portait un chapeau à cette époque et les hommes revêtaient un complet.

Nous avions peu de bijoux, mais ils avaient beaucoup de valeur. C'était souvent des bijoux de famille que nous portions uniquement le dimanche et pour les fêtes.

# L'école

L'école des garçons était située près de l'actuelle mairie. Celle des filles était à 300 m de là. Chaque école accueillait une vingtaine d'élèves.

Nous étions installés par deux à des pupitres en bois avec un dossier. Un trou était prévu sur chaque table pour placer l'encrier. Deux longues tables de six étaient réservées aux plus grands qui étaient assis au fond de la salle. Les plus petits étaient placés devant. Le bureau du maître était sur une estrade. Deux placards permettaient de ranger des livres dont un dictionnaire que l'on pouvait consulter.

En hiver, l'un de nous était de service chaque semaine pour s'occuper du poêle à bois. Tous les samedis, d'autres étaient désignés pour balayer la classe. Avec un tube pointu qui servait d'arrosoir, on mouillait l'aire en ciment pour que la poussière ne vole pas.

Des toilettes avec des sièges en bois étaient installées sous le préau avec des « demi portes ».

Les fournitures étaient achetées par notre famille. Tous les mois, l'instituteur calculait les dépenses de chaque élève en cahiers, en encre, etc. quand on changeait de division, trois fois au cours de notre scolarité, il fallait remplacer tous les livres. C'était un problème financier pour la plupart des familles. L'école prêtait des fournitures aux enfants des familles les plus modestes.

Nous devions recouvrir tous nos livres et cahiers.

Nous écrivions à la plume. Il y avait des plumes ordinaires et, pour les plus grands, les plumes de la marque « Sergent Major », plus longues.

## Les élèves

Nous étions tous de Saint Germain des Vaux et nous allions toujours à l'école à pied, quelque soit la distance. Le midi, nous rentrions manger chez nous. Seuls ceux qui habitaient trop loin, apportaient leur repas et mangeaient à l'école. En rentrant de l'école, on faisait un goûter. Les enfants des familles pauvres bénéficiaient de pain offert par le Bureau de Bienfaisance. Le maître d'école leur fournissait la confiture.

Les récréations duraient environ un quart d'heure. Nous, les filles, nous jouions beaucoup à la *gatte* (marelle). On jouait aussi parfois avec le jeu de croquet de l'institutrice ou à cache-cache, même s'il n'y avait pas beaucoup d'endroits dans la cour pour se cacher.

Nous, les garçons, nous jouions à chat perché. Sous le préau de notre école, il y avait une balançoire. Mais dès qu'un enfant en tombait, l'instituteur enlevait la corde.

Entre nous et avec notre famille, nous parlions patois. Cependant, en classe, nous devions impérativement parler français, même si c'était difficile pour certains.

## La discipline

Nous respections tous l'instituteur. Mais, malgré la discipline stricte, il y avait des enfants turbulents. Ils faisaient des bêtises comme, par exemple, lancer des hannetons dans la classe. L'instituteur ne pouvait pas savoir qui était le coupable.

La punition la plus courante consistait à rester à l'école après les cours pour « faire des lignes ». En rentrant chez nous plus tard, nous étions, en plus réprimandés par nos parents pour avoir eu une punition. Ainsi, certains élèves, punis après les cours, sortaient parfois par la fenêtre en l'absence de l'instituteur pour éviter de se faire disputer à nouveau par leurs parents.

Suivant le motif de la punition, on avait un certain nombre de lignes à copier. Souvent, la phase à recopier cinquante ou cent fois était « je ne ferai plus telle chose ». Nous pouvions également être envoyés au coin ou, pour les plus turbulents, sous le bureau du maître.

Nous faisons très rarement l'école buissonnière. Un jour, le laitier a aperçu deux petites têtes derrière une haie et il est allé prévenir les mères des enfants.

De temps en temps, l'instituteur vérifiait si nous avions les mains propres. Il surveillait aussi l'apparition de poux.

## Les instituteurs

Pendant cette période, les institutrices à Saint Germain furent : Melle Gain qui est restée dans la commune pendant toute sa carrière, Mme Fossard et Mme Dubois, qui était la plus sévère.

Les instituteurs furent : M. Lemoine, M. Postel, M. Henri, M. Lécrivain, M. Rivet, M. Legaillard qui avait une traction avant.

Pendant longtemps, les élèves furent assez durs à Saint Germain et beaucoup de jeunes institutrices ne parvenaient pas à se faire respecter. Il a fallu l'arrivée de maîtres d'école tels que M. Martinet ou M. Tesson pour que la discipline règne à nouveau.

## Les cours

Nous commençons l'école à 5 ou 6 ans en entrant au cours préparatoire et nous la quittons vers 12 ans après une année en cours supérieur, et le passage du Certificat d'études. Entre temps, nous passons par le cours élémentaire et le cours moyen.

Les cours avaient lieu du lundi au samedi toute la journée avec le jeudi comme jour de repos. Ils débutaient à 8 heures jusqu'à midi, et reprenaient de 14 heures à 16 heures (heure solaire).

Les Grandes Vacances duraient deux mois, du 14 juillet à la mi-septembre. Il y avait aussi une semaine de vacances pour Noël et pour Pâques.

## Une journée d'école

Le matin, quand l'instituteur frappait dans ses mains, nous nous mettions en rang avant de rentrer dans la classe.

L'instituteur devait préparer un cours différent pour toutes les divisions de sa classe. Pour l'aider, souvent, les plus grands s'occupaient de faire lire les plus jeunes.

Tous les matins, quelques lignes de morale étaient inscrites au tableau. L'instituteur développait un peu le thème du jour et nous devions recopier les phrases sur notre cahier. En sciences, on faisait des expériences dans des éprouvettes ou bien on étudiait les batraciens. L'essentiel des cours de géographie portaient sur la France, ses reliefs, ses départements que l'on devait connaître par cœur. Nous n'étudions les autres pays qu'à la fin de notre scolarité.

En histoire, nous devions connaître par cœur une multitude de dates. Nous avions aussi des travaux pratiques : les filles faisaient de la couture et du dessin et les garçons, du modelage et du dessin. Une fois par semaine, il y avait un cours de chant. Nous nous souvenons avoir appris la chanson : « L'épervier et la tourterelle ». Le chant était aussi une épreuve du Certificat d'études.

A l'école des garçons, nous avions des cours de gymnastique une fois par semaine dans la cour, au cours desquels on faisait quelques mouvements.

Nous devions apprendre nos leçons par cœur. Elles étaient résumées dans les livres. Tous les matins, on était interrogé et parfois envoyé au tableau pour réciter. Tous les jours, nous avions une dictée, après chaque leçon. Tous les mois, nous rédigeons une composition et des rédactions.

Nous étions notés sur dix. Tous les mois, nous devions faire signer à nos parents notre carnet de notes sur lequel étaient aussi inscrites des appréciations.

## Le Certificat d'études

C'était un examen très important pour nous.

Suivant les notes que l'on avait obtenus au cours de l'année, l'instituteur choisissait lesquels il présenterait au Certificat. L'inscription se faisait environ deux mois avant l'examen.

Pendant l'année du Certificat, on se préparait en passant un examen blanc. Les garçons allaient de temps en temps à l'école d'Auderville pour s'entraîner à l'examen avec un autre professeur. L'institutrice d'Auderville était la femme de l'instituteur de Saint Germain.

Le premier reçu au Certificat dans le canton obtenait le prix Fatout. Il y avait aussi un « Prix de l'Ecole Laïque » et, tous les quatre ans, la Caisse d'Epargne ouvrait un livret pour les élèves reçus.

La majorité d'entre nous étaient enfants d'agriculteurs. Nous avons donc pratiquement tous arrêté nos études après le Certificat pour aider nos parents à la ferme. Beaucoup de filles apprenaient à coudre chez une couturière du village. Elles pouvaient ensuite en faire leur métier mais c'était surtout pour leur vie au foyer. Les enfants de Saint Germain de cette époque qui ne sont pas restés dans la commune sont devenus gendarmes ou douaniers. Très peu d'élèves ont continué leurs études après le Cours Supérieur.



# Les loisirs et fêtes

## Les fêtes de famille

Les mariages étaient des événements très importants à l'époque. Néanmoins, en général, seule la famille y était invitée. Les jeunes mariés n'invitaient pas leurs amis car c'était leurs parents qui choisissaient les invités.

La messe de mariage se déroulait le matin. Il y avait donc trois repas de fête à cette occasion : le repas du midi, celui du soir et celui du lendemain pour finir les restes. Les menus étaient très copieux : des cornets de jambon à la mayonnaise, des œufs mimosa en entrée. Il y avait parfois plusieurs plats de viande et un gâteau de riz en dessert. Les boissons principales étaient le cidre et le vin blanc. En fin de repas, on prenait parfois un café tricolore : du café arrosé de rhum, de calva et de kirsch.

Dans la soirée, on chantait beaucoup, mais on ne dansait pas. Tout le répertoire de chansons françaises y passait : la Chanson des Blés d'Or, le Crédo du Paysan, Ma Normandie... Il y avait assez peu de chansons locales en patois. Souvent, les invités chantaient seuls chacun leur tour, les autres reprenant le refrain en chœur.

Il était de tradition que la mariée donne un morceau de son voile aux invités.

La nuit de noces était prétexte à de nombreuses farces et blagues. Le but était de trouver l'endroit où les jeunes mariés passaient leur première nuit. De même, quelques farces et attrapes venaient parfois égayer le repas.

Les communions étaient aussi une fête importante. Les communiantes étaient invités à manger le midi chez le curé, au presbytère. Les cadeaux qu'ils recevaient, étaient moins coûteux qu'aujourd'hui : un chapelet, un missel, un christ.

Les baptêmes étaient, par contre, moins fêtés. Seule la famille proche était invitée.

A Noël, on faisait une crèche dans certaines familles. Les cadeaux étaient disposés par le petit Jésus dans les sabots que nous avons placés dans la cheminée. Il s'agissait de petits cadeaux : un sucre d'orge, une orange ou un cadeau utile (une blouse, une cravate, un nécessaire de couture...).

Au jour de l'An, on invitait la famille. Nous, les enfants, nous recevions parfois une petite somme d'argent pour les étrennes.

Les Rois étaient un événement important car c'était un des seuls jours de congé des bonnes et commis. Ce jour là, ils recevaient leurs étrennes de la part de leur patron : un morceau de lard salé ou encore une *topette* (petite bouteille en verre). Avant le repas, on allumait souvent le four à pain pour cuire des volailles et aussi la galette au beurre (une sorte de brioche). Celle-ci ne contenait pas de fève.

Lors des batteries, après la journée de travail, il y avait un bon repas le soir, arrosé de *pur jus*. On chantait beaucoup car cette corvée réunissait souvent une bonne vingtaine de travailleurs.

## Les fêtes et animations

Nous, les enfants nous nous réunissions lors du « *raillet* », à la Saint Jean. Dans chaque hameau, on récupérait tout ce qu'il y avait à brûler et on en faisait un grand feu. Nous cuisions des pommes de terre nouvelles sous la cendre et nous buvions de l'eau de jus. On décorait le sol avec des *nunus* au pied de la tente qu'on avait dressée. Ensuite, tous les hameaux se réunissaient.

Le soir du Mardi-Gras, nous nous déguisions avec des masques en carton que nous avions fabriqués et nous allions de maisons en maisons. Les habitants nous faisaient parfois des galettes (crêpes). Nous ne nous démasquions que si on nous offrait à manger ou à boire. Pour nous, les garçons, le but était aussi de rencontrer des filles ! Une année, il y a eu un cortège organisé.

Au 1<sup>er</sup> avril, on se jouait parfois des tours. On faisait croire des choses aux gens ou on leur faisait peur la nuit avec, par exemple, des betteraves creusées dans lesquelles on plaçait une bougie.

La Saint Germain était une fête assez importante pour l'époque. Elle se déroulait devant l'épicerie le matin et au Moulin à Vent l'après-midi et le soir. Divers stands venaient animer le bourg : les pots mystérieux (des pots en terre contenant un objet étaient suspendus en l'air, le joueur, qui avait les yeux bandés, devait les briser avec un bâton et il gagnait le contenu qui pouvait être par exemple un lapin vivant) le mât de cocagne, le baiser de la tuile (le joueur ayant les mains attachées devait décoller des pièces collées sur un *raitier* (poêle) enduit de suie, avec son nez ou ses dents), la course en sac, la course à la grenouille (les concurrents faisaient une course en poussant une brouette et la grenouille), des pochettes surprises (qui contenaient divers cadeaux : un camembert, par exemple).

Le soir, nous défilions avec des lampions lors de la retraite aux flambeaux. Puis, on faisait une ronde en chantant avant d'assister au feu d'artifice.

La JAC a organisé un peu avant la deuxième guerre quelques représentations de théâtre avec des jeunes de la commune comme acteurs. Ces spectacles étaient souvent ponctués de chansons.

Avant guerre, il y eu des projections de cinéma le dimanche soir, par exemple « Pêcheurs d'Islande » ou « les Croix de Bois », dans les locaux de la colonie de vacances qui se trouvait là à l'époque (aux Bizeaux).

Un cirque est venu aussi parfois dans la commune. Sinon, la fête foraine la plus importante du canton était la Madeleine à Beaumont.

Avant guerre, il n'y avait pas de bal à Saint Germain. Il a fallu attendre la Libération pour que quelques-uns soient organisés. Longtemps, les jeunes de Saint Germain se sont

mariés entre eux, parfois entre cousins car les moyens de transport étaient rares. En effet, peu de jeunes avaient un vélo à cette période.

## Les loisirs

Les jouets les plus courants étaient la poupée, le fusil à flèches, le tambour, le cheval de bois... nous jouions aussi au jeu de patience, au jeu de dada et à la marelle, à colin-maillard, au croquet...

Juste après la guerre de 14, la jeunesse de Saint Germain avait mauvaise réputation. Il y avait beaucoup de garnements qui faisaient des bêtises dans la commune : par exemple, ils s'amusaient à boucher les cheminées. De plus, ils entretenaient une vieille querelle avec ceux d'Auderville, qui donnait lieu à de véritables batailles rangées. Cette petite guerre entre Auderville et Saint Germain dont personne ne sait la cause, a duré pendant très longtemps. Le manque de distraction et la fréquentation des bistrots peuvent être une explication. Par la suite, entre les deux guerres nous nous réunissions quelquefois dans les cafés mais uniquement pour discuter et pour jouer aux cartes.

Avant la guerre de 14, il y avait des veillées le soir. Mais cette pratique a disparu peu à peu. Les plus vieux de cette époque discutaient de place en place sur des bancs dispersés dans la commune, l'été quand il faisait bon. D'une manière générale, discuter était une occupation très répandue entre voisins.

Quelques familles lisaient des journaux locaux : « Cherbourg-Eclair », « le Réveil », « la Dépêche », « la Croix »... pour les jeunes filles, il y avait des revues telles que « Bernadette ».

Les activités artistiques étaient rares. Néanmoins, le peintre Lemièr peignait dans ces années là.

Il était rare de posséder une radio à cette époque. Il arrivait de se réunir pour écouter une émission. De même, on ne comptait que peu d'appareils photos dans la commune. On ne prenait des photos que lors des grandes occasions.

La pêche à pied était un loisir assez répandu, ainsi que le *gravage*. On récupérait essentiellement du bois, mais aussi du tabac, du vin... et il arrivait également de découvrir les restes d'un naufrage. Malgré la proximité de la mer, très peu d'entre nous se baignaient et rares étaient ceux qui savaient nager. Néanmoins, quelques uns se baignaient soit au port Racine soit à la Noë, une petite crique avec du sable.

# La religion

## Les lieux de culte

L'église, située sur les hauteurs de Saint Germain des Vaux, a été édiflée en deux fois. Le centre de la structure date du 12<sup>ème</sup> siècle. La chapelle de la commune a été construite après l'église, sur l'initiative d'un curé. Elle est murée d'un côté car il manquait de fonds pour la finir.

Dans la période de l'entre-deux-guerres, l'église était davantage visitée que la chapelle. Cette dernière ne servait que pour les messes du matin et pour les vêpres, de dimanche.

Il n'y avait pas d'autres lieux de culte sur la commune.

## Le curé

Des années 10 à 40, plusieurs prêtres se sont succédés dans la paroisse : l'abbé Lefilliâtre d'abord, remplacé par l'abbé Enée puis par l'abbé Gosselin avant l'abbé Marie, dans la période de la seconde guerre.

Quand le prêtre traversait le village, certains enfants se cachaient pour ne pas le croiser. Il était craint tout en étant respecté. C'était la personne la plus importante du village.

La paroisse a été associée à celle d'Omonville-la-Petite. Tous les dimanches, des gens de Saint Martin venaient chercher le curé en carriole et l'amenaient à l'église. C'était toujours la commune d'Omonville-la-Petite qui s'occupait du voyage.

## La pratique religieuse

Parmi les habitants de Saint Germain des Vaux, les pratiquants constituaient la grande majorité. Nous allions pratiquement tous à la messe le dimanche. C'était aussi l'occasion de montrer les jeunes filles à marier dans les familles.

Le jour de la Saint Germain ou le jour de la Pentecôte, nous communions à 7 heures le matin, à la chapelle. Il fallait être à jeun. Il n'y avait jamais de communion à la grande messe de 10 heures 30.

Nous respectons le vendredi maigre. Ce jour là, on ne mangeait pas de viande. Les femmes dégraissaient même leur marmite à soupe car la graisse à soupe était faite avec du gras de bœuf. Par contre, peu de gens faisaient le jeûne total du carême.

Beaucoup d'entre nous faisaient le pèlerinage de Biville, à pied ou en carriole. Parmi les pèlerins, il y avait des gens très croyants et d'autres qui y allaient surtout pour se divertir.

La religion avait une grande emprise sur nous. L'enfer était toujours cité en cas de péché et apparaissait à chaque sanction : « si tu mens, tu iras en enfer ». Nous vivions un peu dans la crainte d'une punition divine. Pour certains, aller à l'église était une obligation autant qu'une tradition car le regard des autres gênait. Les parents auraient pris leurs enfants pour des impies s'ils avaient rechigné à assister aux offices.

Les personnes qui ne pratiquaient pas étaient marginalisées et montrées du doigt. Les jeunes filles étaient alors beaucoup plus critiquées que les garçons. Par exemple, une jeune athée de la commune ne fréquentait pas les autres filles. Celles qui l'avaient pour amie étaient mal jugées. Ces dernières souffraient de la voir à l'écart mais la moralité sévère de l'époque était difficile à ignorer. Elle était ancrée dans les coutumes. Les enfants étaient obligés de suivre l'éducation religieuse voulue par leurs parents.

Certains n'allaient jamais à l'église. A Saint Germain, il y avait, par exemple, des anti-cléricaux très convaincus. D'autres n'allaient à l'église qu'à l'occasion d'une cérémonie religieuse pour un membre de leur famille.

Nous, les enfants, nous allions tous au catéchisme. Il y avait peut-être quand même un ou deux athées dans la commune, non baptisés, qui étaient parfois mal jugés par les autres. Le catéchisme avait lieu dans la chapelle. Il était enseigné par le prêtre puis par une femme du village. Nous commençons le catéchisme vers sept ans. Nous étions notés sur cinq et avions droit à des bons points et des images. Un certificat d'instruction religieuse marquait la fin de cette éducation.

Le curé proposait aux plus doués ou aux plus sages de devenir enfants de chœur. C'était un honneur pour les familles. Certains restaient enfants de chœur jusqu'à leurs vingt ans et portaient alors la soutane noire. Les enfants de chœur étaient dévoués et disciplinés, cependant il arrivait que certains goûtent le vin de messe en cachette ! Ils allaient répondre la messe tous les matins, à tour de rôle. Ils recevaient vingt-cinq sous à la fin de la semaine. Ils avaient un agenda avec une sainte vierge dessous. Pour les cérémonies, les cinq ou six enfants de chœur de la commune portaient une soutane rouge et un surplis blanc.

La congrégation des Enfants de Marie rassemblait les jeunes filles qui le désiraient. Pendant les offices, elles portaient un ruban bleu avec une médaille. Les aspirantes avaient un ruban vert. Tous les mois, avait lieu à la chapelle, la communion des Enfants de Marie. Des garçons un peu jaloux s'y sont présentés aussi. Ils avaient la conviction que Dieu n'était pas que pour les femmes. Ils voulaient communier aussi.

En faveur des enfants de pays défavorisés était organisé la Sainte Enfance dont faisait partie les enfants de Saint Germain. Ils s'inscrivaient et devaient payer une certaine somme d'argent. Une fête de la Sainte Enfance avait lieu tous les ans au profit des œuvres catholiques pour les petits. L'argent était donné pour des missions en Afrique noire ou en Océanie. En échange de leur participation, les donateurs recevaient une image et une médaille.

La Jeunesse Agricole Catholique regroupait les jeunes pratiquants. Cela existait déjà avant la guerre et a continué après. Cela consistait en des réunions pour discuter sur des textes d'évangiles. Il y avait aussi des loisirs comme par exemple du théâtre. Le groupe de Saint Germain des Vaux était très dynamique.

## Les fêtes religieuses

La fête patronale de Saint Germain donnait lieu à une grande messe avec un pain béni. Le second patron de Saint Germain des Vaux, Saint Sébastien, était beaucoup moins célébré.

Parmi ceux qui « faisaient leurs Pâques », certains étaient remarqués car souvent c'était le seul dimanche de l'année où ils allaient à la messe.

Le 15 août était plutôt célébré à Jobourg. Beaucoup de gens de Saint Germain allaient aux vêpres là-bas.

Une grand' messe était célébrée pour le 11 novembre. Puis à Noël, la messe de minuit était la dernière grande célébration de l'année.

A Saint Germain des Vaux, la procession de la Fête-Dieu durait trois dimanches de suite, en juin. Elle se rendait à Danneville, le jour de la fête-Dieu puis le dimanche suivant, à la rue de Haut. Le dimanche d'après, la procession allait jusqu'à la rue de Bas. Dans le hameau Danneville, il y avait trois reposoirs. Dans la rue de Bas, il y en avait au moins quatre ou cinq. Des chasseurs tiraient des coups de fusil en l'air au passage de la procession, quand le curé s'arrêtait à un reposoir. C'était sans doute un honneur.

Beaucoup sortaient leurs plus beaux draps brodés pour décorer. Les reposoirs étaient construits par hameau, par plusieurs familles. Il s'agissait d'une sorte d'autel en plein air avec des draps tombant jusque sur le sol et s'étendant sur plusieurs mètres sur la route. On les décorait de fleurs et on sortait les beaux cuivres. Les reposoirs étaient placés légèrement en retrait de la route. La procession s'y arrêtait environ un quart d'heure pour la bénédiction du Saint Sacrement.

Tout le long de la route, on chantait beaucoup. Le curé, qui portait l'ostensoir, marchait sous un dais, porté par quatre hommes. Ces hommes étaient des délégués paroissiaux ou bien ceux qui s'occupaient des deniers du culte et qui s'engageaient dans la vie religieuse de la commune. Les jeunes filles jetaient des pétales de fleurs qu'elles portaient dans des corbeilles. On arborait deux bannières, celles des hommes (rouge, représentant le Sacré Chœur) et celle des filles (ornée d'une Vierge).

Une année, pour la procession, une route avait été barrée avec des cordes. Un homme demanda sévèrement à ce que la route soit ouverte car il devait aller chercher ses bœufs à l'instant. Il s'en alla dans son champ juste en dessous. Sur les deux bœufs qu'ils devaient ramener, l'un était mort. L'homme n'est pas repassé avec le bœuf restant... certains ont dit qu'il avait été puni de son attitude.

La fête de la Moisson était organisée par la JAC. Les jeunes décoraient l'église avec du blé et toutes sortes d'outils. Cette fête n'est apparue que peu après guerre.

Les rogations consistaient en une procession allant de Saint Germain à Jobourg. Vers 5 heures du matin, heure solaire, nous partions de l'église avec une bannière et rejoignons Jobourg, à pied. La paroisse d'Auderville montait également en passant par l'autre route rejoignant Jobourg. On se retrouvait là-haut. Beaucoup de monde y participait. Nous priions pour les biens de la terre, pour avoir plus ou moins de pluie selon l'année. Après la procession, on allait boire un café et manger une brioche dans les commerces de Jobourg.

Un sacristain s'occupait de sonner les cloches. Tous les ans, le jour de la Toussaint, il sonnait le glas, jusqu'à huit heures solaires. Certains étaient déjà couchés et entendaient les cloches ce qui donnait une ambiance particulière. Le lendemain, il faisait sa tournée dans la paroisse pour faire une quête. Un jour, alors qu'il sonnait la cloche, le ballant s'est détaché, a crevé les deux planchers et est tombé sur le pavé. Il a eu très peur !

## Les cérémonies

Le baptême était célébré dans les jours suivant la naissance. La mère n'y assistait donc pas. Pour nous, un baptême était une réjouissance car la cérémonie se déroulait vers 11 heures, à la sortie de la classe. Alors on se rassemblait devant l'église et on attendait que le parrain lance des dragées. Mais, souvent, les plus grands en récupéraient la plus grande partie !

L'ondolement était une sorte de pré-baptême fait à domicile, par le curé. Certains, pratiquaient l'ondolement simplement pour faire une plus grande fête pour le baptême avec la mère. Egalement, si le parrain, ou la marraine, n'étaient pas disponibles ce jour-là, l'ondolement permettait d'attendre un peu pour organiser la cérémonie. Ou alors, on faisait ondoyer les bébés jugés trop faibles car un enfant qui mourrait sans avoir reçu de sacrement ne pouvait pas être enterré religieusement.

Certaines femmes faisaient les relevailles mais cette cérémonie n'avait rien d'obligatoire. Cela relevait plus d'une tradition et permettait aussi d'offrir une cérémonie à la mère qui n'avait pas assisté au baptême de l'enfant.

A 7 ans, nous faisons notre communion privée, mais la plus importante était la communion solennelle. Une semaine avant cette cérémonie, on faisait une retraite de communion qui durait trois jours avec une messe le matin, des prières et des lectures. Un examen précédait la communion. Le doyen venait de Beaumont jusqu'à la chapelle de Saint Germain pour nous interroger.

La communion était célébrée à quinze jours du dimanche de la Trinité, en juin. Ce jour là, nous devons lire des actes devant l'assemblée. Suivant les notes que l'on avait obtenues à l'examen, on récitait un acte différent. Le premier récitait les vœux du baptême ; le deuxième récitait l'acte de pardon ; les autres disaient, à plusieurs, l'acte à la Saint Vierge, l'acte à la Croix, etc...

Lors de notre communion, nous prononcions nos vœux donc nous écartions la responsabilité de notre parrain de baptême quant à notre éducation religieuse. Le parrain, qui était souvent un grand-parent, portait le cierge qui était plus ou moins gros et donc signe de richesse.

Puis, nous partions en procession de la chapelle jusqu'à l'église. Le midi, nous mangions au presbytère avec le curé, les enfants de chœur et le sacristain. Les familles fournissaient le repas. Après le repas, aux vêpres, tous devaient dire « Je renonce à Satan ». Après la cérémonie, la fête devenait païenne. Nous faisons un bon repas et nous recevions des cadeaux tels que un crucifix, un missel ou encore une montre. Les invités faisaient des cadeaux comme une tasse ou une soucoupe. Les plus beaux cadeaux étaient ceux du parrain et de la marraine.

L'année suivante, nous renouvelions nos vœux. Puis on allait à la confirmation, l'année où l'évêque était disponible pour se déplacer à Beaumont.

Quand une personne était très malade, la famille pouvait demander l'extrême-onction. Le prêtre se déplaçait alors, avec un enfant de chœur, pour donner la communion au malade.

A la porte de la maison du défunt, des draps noirs formaient le catafalque. Le jour de l'enterrement, le cercueil était porté à bras. Il y avait une relève quand le trajet était trop long. Les porteurs se voyaient offrir un verre dans la maison du défunt avant de partir avec le cercueil jusqu'au cimetière.

A cette époque, la nouvelle d'un décès était apprise de bouche à oreille. De plus, la famille du défunt demandait à une personne d'aller dans les communes voisines pour inviter les familles à l'enterrement. Certains avaient du mal à finir la tournée car ils avaient souvent un verre offert dans toutes les maisons visitées ! Toute la vie du mort était racontée à cette occasion.

Quand il y avait un décès dans le village, tout le monde y assistait. Souvent, les familles étaient représentées par un seul membre. Quand le chef de famille se déplaçait pour un enterrement, cela donnait plus de valeur. C'était plus solennel.

En principe, quand un homme mourrait sa femme n'assistait pas à l'enterrement. Par contre, si une femme mourrait, son mari y assistait toujours.

Il existait des enterrements de troisième classe, troisième classe embellie, deuxième classe, deuxième classe embellie et de première classe. Pour les enfants de chœur, cela correspondait à « l'enterrement à 30 sous », « l'enterrement à 40 sous », « l'enterrement à 50 sous » donné par le curé, selon la classe. Selon les classes d'enterrement payées, l'église était plus ou moins décorée. Pour la deuxième classe embellie, des oriflammes ornaient le portail. Les prêtres étaient aussi plus ou moins nombreux. Ceux d'Omonville-la-Rogue et d'Auderville rejoignaient celui de Saint Germain des Vaux pour la messe. Les indigents avaient des enterrements à la charité : ils ne payaient rien mais n'avaient pas de décoration dans l'église et un seul curé officiait. La commune payait tout pour eux.



Des bénédictions de bateaux étaient faites au port Racine.

## La superstition

Les superstitions existaient déjà mais c'était quelque chose d'individuel et parfois assez loin du religieux.

Les gens craignaient, par exemple, de passer sous une échelle, de repiquer du persil et le vendredi 13 qui portait malheur.

# La guerre

## Souvenirs de la première guerre

Le souvenir de la première guerre mondiale était encore très présent dans la mémoire des anciens combattants dans les années 20 et 30. Nous nous souvenons avoir entendu raconter par nos parents leur expérience de ce conflit très meurtrier.

Pendant la première guerre, la nouvelle de la mort d'un soldat au front faisait le tour du village en très peu de temps. Saint Germain a perdu 12 hommes, parfois issus de la même famille. La plus grande partie des hommes mobilisés avaient été faits prisonniers, ce qui explique le nombre relativement faible de décès.

Dans les années 30, nous participions aux cérémonies du 11 novembre. L'instituteur ou l'institutrice nous accompagnait à l'église et au Monument aux Morts. Nous apportions chacun un bouquet de fleurs que nous déposons sur la tombe de chaque mort. Après la cérémonie, un vin d'honneur était organisé.

Un bateau s'était échoué sur la côte aux abords de Saint Germain, à la Pêcherie, pendant cette guerre. Les matelots le gardaient jours et nuits, quand il était à sec, à marée basse. Ces matelots suscitaient une certaine curiosité de la part des jeunes filles des environs, probablement attirées par les pompons ! L'une d'elle a d'ailleurs épousé un de ces matelots. Aujourd'hui, des vestiges sont encore visibles.

## La deuxième guerre mondiale

Quelques temps avant la deuxième guerre, en 1938, eurent lieu deux aurores boréales. Pour beaucoup d'anciens, c'était un présage de guerre.

En 1937 et 1938, un « Autrichien » venait en séjour au Moulin à Vent et se promenait beaucoup le long de la mer. Il est probable que cet homme appartenait à la 5<sup>ème</sup> colonne.

Lors de la Déclaration de guerre, le 3 septembre 1939, nous ne fûrent pas vraiment surpris car des signes laissaient présager cet événement. Cependant, l'annonce de la guerre était quand même un choc. Beaucoup d'entre nous étaient occupés à battre le grain. Les hommes qui possédaient un fascicule de couleur bleue, suite à leur service militaire, devaient se rendre à la caserne sans attendre. Les autres devaient attendre un ordre de mobilisation que les gendarmes apportaient à domicile. Une vingtaine d'hommes de Saint Germain a quitté le village pour partir à la guerre. Par ailleurs, certains réservistes avaient déjà été rappelés avant la Déclaration. Des réquisitions de chevaux ont été faites parmi la population.

Pendant un an c'était la « drôle de guerre », il ne se passait rien. Puis les Allemands ont envahi une bonne partie du territoire, sans rencontrer beaucoup de résistance. Nous nous tenions au courant par la radio pour les quelques personnes qui en possédaient. Sinon, le bouche à oreille était important. Nous avions peur des Allemands. Les premiers qui sont arrivés dans le village étaient des douaniers et sont venus chercher le maire, pendant la messe, à l'église. Ils se sont installés chez l'habitant. Ceux là n'étaient pas brutaux.

D'autres soldats ont débouché une bouteille de champagne à leur arrivée dans la commune. Nous n'avons pas résisté et nous n'avons pas montré d'hostilité. La plupart des soldats Allemands se comportaient de façon très correcte envers nous. Néanmoins, on ne peut pas dire que nous les avons bien acceptés. Les anciens combattants de la guerre de 14 prenaient très mal cette occupation.

La mairie et l'école ont continué à fonctionner normalement. Le fort Saint Martin a été occupé pendant toute la durée de la guerre.

Les soldats se sont installés avec tout leur matériel dans les fermes. Ils ont commencé à effectuer de nombreuses constructions, surtout à partir de 1941, lors de la construction du Mur de l'Atlantique. Des civils étaient alors réquisitionnés dans les TODT. Ces travailleurs venaient souvent d'autres régions, aidés par des entreprises locales sous-traitantes, qui fournissaient le matériel et d'autres travailleurs. De plus, nous étions parfois recrutés par les Allemands, par l'intermédiaire du maire, pour effectuer divers travaux ou corvées.

Les hommes de la commune, de la classe 42 et 43, ont reçu leur ordre pour partir au STO, en Allemagne. Il leur était possible de retarder leur départ à condition de travailler sur les chantiers allemands, à Auderville. Pourtant, un jour, les Allemands ont fait une rafle sur le chantier pour prendre les hommes et les envoyer en Allemagne. Ceux de Saint Germain ont pu y échapper, sauf un. Les autres ont donc du rester vigilants jusqu'à la fin de la guerre et ont vécu cette période dans la crainte d'une dénonciation. Certains ont obtenu de fausses cartes d'identité grâce au secrétaire de mairie de l'époque. Cet homme a beaucoup aidé la population.

Les Allemands se ravitaillaient grâce aux réquisitions. Le maire devait prélever des marchandises dans nos fermes, par exemple des vaches. Ils ont aussi demandé des chevaux. Par ailleurs, nous étions forcés de vendre certains de nos produits aux soldats, comme du lait.

Il est arrivé que des hommes de la commune soient réquisitionnés la nuit pour garder des lignes téléphoniques, certains fils ayant été sabotés. D'autres étaient chargés de garder les bateaux au petit port Racine, pour éviter toute tentative de fuite vers l'Angleterre.

Comme il y avait beaucoup de restrictions, le marché noir était fréquent. Certains agriculteurs fournissaient des marchandises aux gens des villes, par colis le plus souvent, même si ceux-ci étaient fréquemment ouverts.

Nous devions demander des tickets de rationnement à la mairie pour pouvoir acheter de la marchandise. Certains avaient droit à des rations un peu plus importantes, les

travailleurs de force, par exemple. Comme les quantités permises n'étaient pas suffisantes, il fallait se débrouiller. Avec notre lait, nous faisons souvent un peu de beurre pour notre propre consommation. En campagne, on trouvait toujours de quoi se nourrir, ce qui n'était pas le cas en ville.

Pour obtenir une marchandise sans avoir de ticket, certains faisaient cadeau d'autres marchandises au commerçant. Le troc était aussi assez développé.

Il était interdit de sortir le soir, après 10 heures. Quelqu'un qui n'aurait pas respecté cette interdiction aurait pu se faire tirer dessus. Par ailleurs, les fenêtres des maisons devaient être calfeutrées afin de ne laisser passer aucune lumière. Parfois, on utilisait des ampoules opaques. Des patrouilles passaient pour contrôler le respect de cette mesure.

Les rassemblements publics étaient interdits. Les fêtes-Dieu ont donc été supprimées.

Il y eut de nombreux bombardements. Deux maisons ont été détruites dans la commune. Un homme a été tué par un éclat d'obus, dans sa maison. Il y eut aussi des blessés. Une deuxième vague de bombardements a touché la Roche, à Auderville. Puis, il y a eu une troisième vague qui a atteint une partie du village non habitée, entre la chapelle et le Pigeon.

Plusieurs avions sont tombés à Saint Germain et ses alentours ; un avion allemand s'est abîmé en mer, après un combat aérien avec un avion allié. Une autre fois, un avion allié est tombé au large de l'anse Saint Martin, après avoir bombardé Cherbourg. Un témoin se souvient avoir vu un corps dans un petit canot, quelques jours plus tard. Il a averti des personnes du village qui sont arrivées près de l'homme, qui était, en fait, encore vivant. Cet homme, un anglais ou un américain, a été fait prisonnier par les Allemands. Un autre avion allemand celui-là s'est écrasé en mer après avoir été touché par des tirs, alors qu'il revenait de bombarder l'Angleterre. Enfin, la veille de la libération de la commune, le 29 juin 1944, un avion allié qui rasait la côte pour éviter les radars et qui venait de bombarder la lande de Jobourg, s'est écrasé en haut de la côte d'Omonville-la-Rogue. Les quatre occupants ont été tués.

En juin 1944, nous avons appris le Débarquement par le bouche-à-oreille et par la radio. Les Allemands étaient abattus. Ils nous ont interdit de sortir de chez nous. Ils ont réquisitionné des carrioles pour approvisionner les troupes plus proches des combats.

Après le Débarquement allié du 6 juin 1944 et après la capitulation de Cherbourg, les soldats allemands étaient encore prêts au combat. Des armes ont même été parachutées par des avions pour ravitailler les soldats. La veille de la libération de la commune, une patrouille américaine est venue arrêter un allemand, à Saint Germain. A ce moment là, les Allemands étaient encore nombreux dans le village. Les bombardements étaient fréquents et visaient surtout Auderville. Néanmoins, deux maisons de Saint Germain ont été touchées.

Parmi les trois officiers qui dirigeaient les troupes qui occupaient la Hague, un seul voulait organiser une contre-attaque. On dit que les deux autres l'ont abattu pour éviter de nouveaux combats.

Saint Germain a été libéré le 1<sup>er</sup> juillet. Il n'y a pas eu de combat dans la commune. Nous avons très bien accueilli les Américains. Ils apportaient du ravitaillement : des boites de conserves, du chocolat...

Les Allemands, dans leur fuite, avaient abandonné beaucoup de matériel, que nous avons pu récupérer. Comme il y avait beaucoup de mines et de munitions qui restaient, des accidents se sont produits. Un jeune homme qui voulait déminer a été tué par une mine qui était piégée. Les imprudences étaient nombreuses : certains enfants utilisaient les billes qui se trouvaient dans les mines comme projectile pour leurs lance-pierres. D'autres faisaient des fusées avec de la poudre et des pompes à vélo.

Les Allemands ont dû déminer les terres, sous les ordres des Français. Certains soldats ont même été recrutés pour travailler dans des fermes.

Le 24 décembre 1944, le naufrage du paquebot Léopoldville, torpillé par un sous-marin allemand au large de Cherbourg fit 782 morts, des militaires américains. Beaucoup d'épaves échouèrent sur les côtes de Saint Germain ainsi que deux cadavres et du mazout.

Un an après le Débarquement, en avril-mai 1945, l'île d'Aurigny, toujours occupée par les Allemands, a tiré sur les côtes de la Hague.

Les hommes de la commune partis en Allemagne sont revenus plusieurs mois après la Libération. Certains étaient partis depuis 7 ans. Trois hommes de Saint Germain ne sont pas revenus et sont morts pour la France, en tant que soldats. L'un d'eux est mort lors du naufrage de Mekhnès. Un autre est mort de maladie attrapée pendant la guerre et le troisième, blessé à Dunkerque, est mort en Angleterre.

Finalement, le bilan de la deuxième guerre mondiale n'a pas été très lourd pour la population de Saint Germain, en comparaison avec d'autres communes.